

CE JOUR-LÀ

DU MÊME AUTEUR

Héritiers de l'avenir, Éditions Stock, 1977.

C'est ici le chemin, Éditions Flammarion, 1982.

À gauche, Éditions Albin Michel, 1985.

Paroles de Lillois, Éditions Lieu Commun, 1994.

Léo Lagrange, Éditions Denoël, 1997.

Mémoires : vous mettrez du bleu au ciel, Éditions Plon,
2003.

Entretiens, Éditions Michel de Maule, 2004.

Pierre MAUROY

CE JOUR-LÀ

Michel
LAFON

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2012
11-13, boulevard Paul-Émile Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine cedex
www.michel-lafon.com

*À Églantine, mon arrière-petite-fille,
qui fait l'enchantement de toute sa famille.*

AVANT-PROPOS

Une vie politique est une course permanente. C'est une succession de dates qui comptent : un jour un choix, un jour une alliance, un jour un échec, un jour une victoire... Entre deux dates, des périodes plus ou moins longues de travail, de doute, d'espoir, de rencontres. Celle de François Mitterrand fut déterminante pour moi. À quand remonte notre toute première entrevue ? Je n'ai pas coché le calendrier ce jour-là. J'étais jeune, je ne savais pas encore quelle importance il allait prendre dans mon parcours. Je ne l'avais pas encore reconnu comme celui qui emporterait l'adhésion des Français – chacun se souvient de ce jour-là – le 10 mai 1981.

On n'imagine pas qu'un seul homme puisse accélérer le cours de votre existence. Le propre de la jeunesse est de vivre au présent et, si l'on se projette dans l'avenir, ce n'est jamais que dans un avenir proche. Je n'ai pas échappé à la règle. Dès mon adolescence, je me suis jeté à corps perdu dans la politique sans programmer mon parcours, mais avec la volonté tenace de progresser.

Ce jour-là

Quand je me suis lancé, à peine adulte, j'étais gonflé de convictions plus que d'ego. Je ne savais pas jusqu'où j'irais, je n'avais pas d'ambition démesurée, et je ne pensais pas publier un jour un livre de souvenirs alors qu'un socialiste, dix-sept ans après François Mitterrand, occuperait l'Elysée. Quoique... Peut-être qu'au fond je le savais. J'avais la foi, je croyais au socialisme. J'avais été aimé dans mon enfance, si bien aimé que je me sentais fort, capable d'entreprendre les combats nécessaires pour que la vie des Français s'améliore. Je possédais une qualité inestimable : la patience. J'étais prêt à encaisser les défaites et les mauvais coups aussi longtemps qu'il le faudrait. Finalement, il n'y en a pas eu beaucoup. Ou bien j'ai su les oublier...

On n'a jamais tout à fait gagné en politique. Un jour une victoire, certes, mais dès le lendemain il faut reprendre les armes, à commencer par la parole. Il faut sans cesse convaincre ceux qui n'ont pas choisi votre camp de le rejoindre, et ceux qui l'ont choisi de ne pas s'en détourner. Il est dans la nature humaine de s'enthousiasmer puis de le regretter, de passer du noir au blanc, du blanc au noir. Dès ma jeunesse, j'ai eu la chance de trouver ma voie, celle de l'engagement, et mon camp, celui des socialistes. Je n'ai pas perdu de temps dans des atermoiements, je ne me suis pas égaré auprès d'êtres séduisants pilotés par des ambitions personnelles, et surtout, je n'ai jamais eu à regretter mon choix initial.

Avant-propos

À quatre-vingt-quatre ans, je peux me retourner sur mon passé avec fierté. Je regarde le monde tel qu'il va aujourd'hui, et plus que jamais, je constate que le socialisme est la solution, parce qu'il est tourné vers les hommes, vers la solidarité et vers la dignité. Moi-même d'ailleurs, je n'ai pas voulu le pouvoir : j'ai voulu les responsabilités. Elles m'ont échoué souvent, et pour longtemps puisque je n'ai quitté le Sénat qu'en 2011. Ce jour-là, la chambre haute du Parlement français a basculé à gauche pour la première fois depuis le début de la V^e République et j'ai commencé ce travail d'écriture. Je suis alors revenu presque soixante-dix ans en arrière et j'ai pensé : ce jour-là, j'ai choisi le socialisme ! Je me suis souvenu de conversations avec Nelson Mandela, avec Mikhaïl Gorbatchev, et j'ai pensé : ces jours-là, je les ai menés vers le socialisme ! Je me suis revu le jour où les Lillois ont fait de moi leur premier représentant et j'ai pensé que ces gens sont bons et sages puisque, depuis cent ans, ils votent socialiste !

Voici donc le récit de quelques étapes de ma vie politique. Certaines sont graves, lourdes de sens et de conséquences ; d'autres sont plus légères, voire amusantes, mais jamais anodines pour autant. Toutes ont compté pour moi car ensemble, ces dates disent ce qu'a été ma vie : une vie de militant et d'élus qui montre, je crois, ce qu'est l'engagement en politique. Ce qu'il coûte, et ce qu'il apporte. Je suis âgé aujourd'hui et il n'est plus l'heure pour moi de monter à la tribune. Mais je me souviens de tout, et je peux raconter. Ces dates, ces ren-

Ce jour-là

contres, ces choix, je veux les partager maintenant parce qu'ils sont bien plus que de simples souvenirs. Ils rappellent des messages importants, ils donnent peut-être enfin du sens à des événements qui n'ont pas été compris au moment où ils se sont produits. Trop de Français ont perdu le goût de la politique parce qu'ils ont été déçus. Je souhaite que ce livre les aide à s'intéresser à nouveau aux idées, et que, de préférence, il les mène vers les valeurs pour lesquelles j'ai toujours combattu, c'est-à-dire vers le socialisme démocratique.

— PREMIÈRE PARTIE —

LE CŒUR À GAUCHE

LE JOUR OÙ J'AI VU LA MER POUR LA PREMIÈRE FOIS

J'avais douze ans, à peine. Nous nous étions lancés sur les routes de l'exode pour échapper aux Allemands. Et soudain je fus ébloui. Devant moi, juste là, à portée de main, s'étendait la baie de Somme. Tant de beauté, une telle immensité... Oui, mais derrière moi, tant de détresse. Ce 19 mai 1940, j'ai éprouvé de la haine et de la honte : de la haine envers les dirigeants français responsables de notre situation, de la honte pour mon pays. Je découvrais la mer, je découvrais la révolte, et je ne savais pas ce qui me bouleversait le plus.

Nous avons fui.

Hitler avait envahi la Belgique sept jours plus tôt. À la frontière, les lignes françaises n'avaient pas tenu, l'envahisseur allemand passerait par chez nous, inévitablement et sans tarder. Nous avons fui.

Ce 17 mai 1940, à l'heure de quitter ma maison et mon village, je n'étais encore qu'un petit garçon insouciant. J'ignorais que mon engagement en politique, au service des hommes, naîtrait sur les routes de l'exode. Ce jour-là, ma vie prit une direction dont je n'ai jamais dévié depuis. Je n'en étais pas conscient. Pour l'heure, il fallait partir.

Mon grand-père maternel dirigeait la laiterie des Fayt, près d'Avesnes-sur-Helpe, dans le nord de la France, à quelque soixante kilomètres d'Haussey où nous habitions. Il monta dans sa voiture et vint nous avertir de l'imminence du danger.

– Les Allemands sont arrivés chez nous. Ils seront là dans deux jours au plus tard. Vite, préparez vos affaires, il faut y aller !

Ce jour-là

Nous avons fermé les volets de l'école que mon père, instituteur laïc convaincu, dirigeait depuis quatre ans. En tant qu'aîné de la fratrie, j'ai aidé les plus jeunes à s'habiller et porté jusqu'à la Citroën des valises rapidement remplies. Nous y sommes... Mes sœurs Yolande et Claudine, mes frères Henry et Jean-Marie s'entassaient à l'arrière autour de notre mère. À l'avant, mes grands-parents. Sur le toit, des bagages ficelés à la va-vite. Le véhicule ne saurait contenir une culotte courte supplémentaire. Mon frère Claude, mon père et moi ferons donc la route à vélo. Direction Le Crotoy, dans la baie de Somme, à cent quatre-vingts kilomètres de là, sans compter les détours... Ma mère nous regarde partir, courageuse et résignée.

– Allez, les enfants, bonne route. On se retrouve chez Jules, soyez prudents.

Annette, sa sœur, tient avec son époux Jules un magasin florissant : tabac, cigarettes, journaux, librairie, souvenirs, cartes postales... Il y a de tout chez Jules et Annette, personnalités locales très vives et avenantes. Il y a même des cousins et cousines que je me réjouis de revoir. Je ne suis jamais allé chez eux, mais ils nous ont déjà rendu visite et je me souviens avec joie de nos baignades et de nos parties de pêche dans la Selle, la rivière qui traverse Haussy.

La Citroën démarre, s'engage dans l'artère principale autrefois appelée Grand-Rue, et depuis rebaptisée rue Jean-Jaurès. À cette occasion, mon père m'avait parlé du grand tribun. J'avais entendu le respect derrière les mots.

La Citroën a déjà disparu. La journée s'annonce splendide. Le soleil émet des rayons presque ardents qui annoncent l'été, nous sommes sur le point de partir à notre tour. Des voisins sortent et nous encerclent chaleureusement. Ce sont ceux qui comptent rester, parce qu'ils ne savent pas où aller, ou parce qu'ils manquent d'espoir, parce qu'ils n'ont pas de famille à protéger, parce qu'ils n'ont pas peur, tout simplement. D'autres ont déjà pris la route, à pied ou à vélo comme nous nous apprêtons à le faire. Peu de Haussois possèdent un véhicule. Le village compte deux fois plus d'ouvriers que de paysans, et même les tracteurs ne sont pas légion par ici.

Rachel, la jeune épouse d'un instituteur, une femme aussi belle que douce et généreuse, très proche de ma mère, se rue soudain sur nous. Son mari a été mobilisé, elle est seule, elle tremble.

– Emmenez-moi avec vous, je vous en prie !

– Mais nous ne pouvons pas, malheureusement : nous n'avons que nos bicyclettes pour faire le voyage !

Mon père est navré de la situation, mais il ne voit pas de solution. En effet, il n'y en a pas puisque notre amie n'a pas de vélo. Elle pleure, elle m'enlace.

– Au revoir, mon grand ! Tu diras mon désespoir à ta mère.

Je retrouverai Rachel après le conflit, quand je serai un jeune adulte. Je serai alors sensible à sa solitude de femme mariée à un homme physiquement et psychologiquement très éprouvé par la

Ce jour-là

guerre. Grâce à elle, je prendrai conscience que la cause des femmes doit être toujours mieux défendue et qu'un État moderne doit leur garantir une liberté totale et les moyens de ne pas dépendre d'un mari, d'un frère, d'un père. Mais, pour l'instant, je ne suis qu'un enfant et je fais mes adieux à Eugénie, notre jeune servante, qui est comme une sœur pour nous. C'est à elle que nous confions les clés de la maison, la mort dans l'âme à l'idée de ne pas pouvoir l'emmener : elle doit rejoindre sa famille elle aussi. Nous nous faisons nos adieux, elle mêle ses larmes aux nôtres.

Faire parcourir près de deux cents kilomètres à vélo à des enfants peut paraître insensé. Mais qu'est-ce qui ne l'était pas en ces heures tragiques ? Insensée, la peur que les gens éprouvaient face à l'avancée des Allemands. Insensée, la douleur du souvenir laissé par l'autre guerre, celle qu'on avait surnommée « la Grande », celle qui avait fait tant de mal. Insensé, le cours des événements depuis l'entrée en conflit de la France et de la Grande-Bretagne, en septembre 1939. Dans la région, les troupes semblaient assoupies depuis des mois, en attente, prêtes à en découdre, mais pas pressées. L'offensive de la Sarre, lancée dès le 7 septembre, avait tourné court, et après la défaite totale de la Pologne, battue en trois semaines à peine, nos hommes s'étaient repliés dans une position défensive. Depuis, rien, ou si peu. « Drôle de guerre », vraiment, comme le dit l'écrivain Roland Dorgelès.

Longtemps, les deux camps étaient restés postés les uns derrière la ligne Maginot, les autres derrière la ligne Siegfried. L'immobilisme de l'état-major français, dont l'historien Max Lagarrigue relevait le caractère « vieillissant, prisonnier de la doctrine stratégique et tactique issue de la Grande Guerre », a fini par nous coûter cher quand l'ennemi s'est mis en marche.

En réalité, l'attentisme des dirigeants français et britanniques était délibéré : ils misaient sur les ressources immenses de leurs deux pays, bien supérieures à celles de l'Allemagne qui ne pouvait compter sur un empire colonial. Par ailleurs, nos têtes pensantes savaient que notre effort d'armement n'atteindrait son maximum qu'à la fin de l'année 1940. D'ici là, croyaient-elles, notre adversaire, incapable de fournir un effort économique durable, se serait épuisé dans un conflit prolongé. Enfin, le blocus appliqué par les alliés était censé affaiblir encore l'ennemi et provoquer jusqu'à son effondrement intérieur. C'était compter sans la détermination et l'intelligence tactique d'Hitler, sans la Blitzkrieg qu'il s'apprêtait à lancer, sans l'attaque surprise projetée dans les Ardennes. Le 10 mai 1940, la Belgique était envahie. Et quelques jours plus tard seulement, la frontière française était franchie. Voilà donc comment nous en étions arrivés là...

Claude, mon père et moi sommes montés en selle. Nous avons rejoint la cohorte des fuyards,

Ce jour-là

des enfants transpirant dans leur pull-over, des vieux déjà las de cette nouvelle guerre, encore une, une de trop, chargés avec le mobilier sur des charrettes à bras ; la cohorte des attelages paysans, des motos, des vélos, des voitures comme la nôtre, forcées d'avancer au rythme lent de piétons épuisés, des femmes en chaussures de ville poussant des brouettes au chargement insensé. Peu d'hommes, évidemment. Responsable d'une famille nombreuse, mon père, lui, n'avait pas été mobilisé.

– Il y a trop de monde sur cette route, nous dit-il aussitôt après la sortie du village. Mes enfants, nous allons nous écarter, prendre les petits chemins... Tenez, pour rejoindre Cambrai, nous allons passer par Solesmes. Ce sera un peu plus long, peut-être, mais je parie que nous irons quand même plus vite.

Pari perdu. L'exode est partout ce matin-là, sur les axes principaux comme sur les sentiers. Pas moyen d'avancer rapidement, nous slalomons parmi les évadés auxquels nous ressemblons : nos porte-bagages sont lestés de couvertures pour la nuit, de bouteilles que nous remplissons aux fontaines des villages que nous traversons, de victuailles qui nous permettront de tenir jusqu'au Crotoy. Nous savons où nous allons, et cela nous rassure, mais tous ces gens, autour de nous, le savent-ils ? Nous croisons tant de regards perdus. Nous apprendrons plus tard que neuf habitants sur dix à Lille, à Roubaix et à Tourcoing, quittèrent leur maison. Au total, en France, huit à dix millions de personnes, soit près du quart de la population

à l'époque, s'élança sur les routes ou se rua dans les gares, tentant de prendre d'assaut des trains en partance vers le Sud, créant des bousculades parfois violentes et des conditions de transport périlleuses.

Perché sur ma selle, ballotté sur les chemins caillouteux, fasciné par l'étrange spectacle qui se jouait autour de moi, je me posais déjà les questions qui m'habitèrent longtemps par la suite : comment la République française avait-elle pu laisser une telle débâcle se créer ? Pourquoi ne réagissait-elle pas face à ce désordre ? Pourquoi ne l'avait-elle pas prévu ? Plus tard, j'ai réalisé l'importance d'un État qui puisse assurer aux citoyens la sécurité et l'ordre et qui, avant même de déclarer la guerre, se donne les moyens de la rendre plus supportable aux populations civiles.

La peur décuple les forces. Claude a un an de moins que moi, il ne se plaint pas pour autant. Nous sommes vite épuisés, mais la frayeur que nous éprouvons à l'idée d'être rattrapés par les Allemands gaine les muscles de nos mollets. Elle souffle dans notre dos et nous pousse en avant. À Cambrai, la direction signalée pour rejoindre Amiens est Bapaume. C'est une étape logique, la ville se situe bien sur le parcours. Mon père décide qu'il vaut mieux contourner par le nord. Rien ne nous arrête, pas même les barricades érigées par l'armée, la nôtre, afin de ménager des corridors pour les convois militaires. Pour éviter la foule des malheureux et progresser ainsi un peu plus vite,

Ce jour-là

nous faisons passer nos bicyclettes par-dessus les barrières, nous les escaladons à notre tour et repartons de plus belle. Sur des dizaines de kilomètres, mon père s'engage ainsi avec obstination dans les voies réservées aux militaires qui, en bon ordre, se replient sur la Somme. Nous longeons parfois les axes principaux qu'empruntent des milliers de fuyards. De temps à autre, le vrombissement d'un moteur en annonce un autre. Bientôt, ce sont plusieurs avions qui survolent la région et des bombes explosent ici ou là, cherchant seulement à semer le désordre pour l'instant. Elles ne tombent pas loin de nous. Elles tombent sur les malheureux que nous avons parfois suivis et dont nous nous sommes écartés. Parmi eux, nous le savons, certains ne se relèveront pas. Et parmi les plus chanceux, certains feront demi-tour. Quitte à mourir, autant mourir chez soi.

Le premier soir de notre périple, nous trouvons une chambre dans l'auberge d'un village entre Bapaume et Pas-en-Artois. Dès l'aube nous remontons en selle, sans crainte de la crampe ni du coup de soleil qui tape déjà. Est-ce pour accompagner les Allemands dans leur combat ou pour adoucir notre fuite qu'il brille ainsi ? Nous pédalons avec une ardeur décuplée. Nous pédalons sans nous poser de questions. Nous pédalons pour nous mettre à l'abri au plus vite, même si nous devinons que le refuge qui nous attend au bout de la route,

chez l'oncle Jules ou ailleurs, ne sera sûrement pas le dernier.

La deuxième nuit de notre périple, nous la passons à Abbeville. L'obscurité est tombée quand nous y parvenons et nous renonçons à parcourir les quelque trente kilomètres qui nous séparent encore du Crotoy. La ville est très animée malgré l'heure tardive. Des convois militaires la traversent avant de se rendre plus au sud. Comme tant d'autres familles, nous entrons au cinéma Le Palace, abri de fortune étouffant mais accueillant. Des soldats répandent de la paille sur le sol afin d'améliorer le confort – si l'on peut dire – des centaines d'errants qui se pressent là. Claude et moi nous endormons d'un coup et les avions qui volent dans le ciel de la Somme ne dérangent pas notre sommeil. Il nous reste assez d'insouciance, ou nous sommes écrasés par trop de fatigue : pour quelques heures au moins, nous cessons de craindre les bombardiers. Pas notre père, qui veille. Toute la nuit, ces engins ont continué de menacer la région mais cette fois, semble-t-il, sans plus larguer d'obus. Puis, peu avant les premières lueurs de l'aube, leurs ronflements se taisent. Le silence revenu marque le signe du départ pour notre père qui nous tire du sommeil avec énergie, comme mû par une urgence que rien, a priori, ne semble pourtant commander. De mauvaise grâce, nous remontons sur nos bicyclettes, nous zigzaguons péniblement, à bout de forces.

Ce jour-là

– Courage mes garçons, nous y sommes presque !

– On aurait pu dormir un peu plus quand même, on a encore sommeil...

– Mieux vaut ne pas traîner par ici. Allons !

Notre père ne croit pas si bien dire. À 6 heures, alors que le jour se lève à peine, les bombes ennemies s'abattent sur Abbeville. Le Palace plonge dans une nuit sans fin tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Plus tard dans la matinée, la nouvelle, transmise de bouche à oreille sur la route, cause à chacun de nous trois un choc qui nous cloue sur place. Ils étaient peut-être cent encore quand nous avons quitté le cinéma. Une centaine de malheureux, comme nous, exactement les mêmes. Nous aurions pu être parmi eux quand la bombe est tombée. Notre exode aurait pu s'arrêter là. Quelle mouche avait-elle piqué mon père tout à coup ? Quel pressentiment l'avait-il donc étreint ? D'autres hommes que lui, voyant leurs enfants épuisés, ont certainement laissé la nuit se prolonger un peu. Toujours soucieux de notre bien-être, notre père aurait pu faire de même, d'autant plus qu'il ne nous restait qu'une trentaine de kilomètres à parcourir. Après cet épisode, je me considérerai toujours comme un chanceux. Un miraculé, peut-être pas. Un chanceux, sûrement. Nous avançons lentement, nous nous arrêtons souvent, et longtemps, en silence. Même si nous savons le but tout proche désormais, il n'y a pas une phrase à prononcer, pas un soupir à pousser, pas une plainte à lâcher. Et nous arrivons enfin, avalons un repas rapide et

Le cœur à gauche

nous écroulons aussitôt sur un lit, sans même nous laver, sans prolonger la joie des retrouvailles.

*
**

– Non, nous ne restons pas ici ! C'est trop dangereux. Les Allemands sont entrés dans la Somme en quelques jours !

– Mais voyons Henry, où veux-tu qu'on aille, maintenant ? Et puis ne parle pas si fort, tu vas réveiller les enfants !

Nous sommes réveillés. Il est presque minuit à présent, et les éclats de voix surgis du salon nous ont arrachés au sommeil. Mes parents sont en désaccord. Ma mère, soulagée sans doute d'avoir retrouvé sa sœur et un foyer accueillant, voudrait demeurer chez Annette et Jules. Mon père, lui, craint de nouveaux bombardements. Il ne nous croit pas en sécurité.

– Nous allons d'abord aller à Rennes. C'est ce qui est prévu dans le plan de repli des fonctionnaires établi de longue date, dès le tout début de l'attaque allemande : je dois rejoindre l'Académie de Rennes. Là-bas, un représentant du ministère de l'Éducation nationale m'attribuera une affectation plus sûre.

Nous refermons les yeux, pas pressés de les rouvrir pour entreprendre un nouveau périple.

Au petit matin pourtant, un spectacle inattendu s'offre à nous. Un spectacle visuel et olfactif encore

Ce jour-là

inédit. Mon père nous a encouragés, mon frère et moi, à le suivre dehors un instant.

– Nous allons repartir tout de suite, mais d’abord je veux vous montrer quelque chose.

Nous marchons dans ses pas, curieux et surpris à la fois.

– Alors, vous sentez ?

Qu’y a-t-il à sentir ? Non, nous ne sentons rien. Nous ne nous sommes pas lavés depuis deux jours, nos tricots de corps sont imprégnés de sueur, et la poussière bouche encore nos narines.

– Mais si, enfin ! Vous sentez bien quelque chose ?

Ah, oui... En effet, il y a comme une fraîcheur dans l’air. Mais qu’est-ce que c’est ?

– Avancez un peu par là, vous allez comprendre...

Nous traversons la petite place du port, l’explication est là. L’odeur d’embruns qui nous chatouille les narines a une couleur, gris bleuté. Elle est plus vaste que le champ le plus vaste qu’il m’ait été donné de voir dans le Nord. Elle est paisible, scintillante ; aussi loin que porte notre regard, elle nous éblouit de reflets argentés. C’est donc cela, la mer. L’émerveillement me coupe le souffle.

– Papa, qu’est-ce que c’est beau !

Je me tourne vers lui, je vois son sourire, le premier depuis deux jours. Je vois aussi sa chemise, immaculée lorsque nous sommes partis, brunâtre maintenant. Je vois son pantalon, déchiré au bas de la jambe après qu’il s’est pris dans la chaîne du vélo. Je vois ses ongles noirs, ses cheveux en désor-

dre, sa barbe naissante alors que je l'ai toujours connu parfaitement rasé. Je vois le ballot de couvertures, sur le porte-bagages, mes godillots de cuir marron désormais gris de poussière et de crasse. Nous ne nous ressemblons plus. La mer est là, immense, paisible, immuable. Et comme nous qui ne possédons plus rien, comme nous, seulement mus par l'énergie du désespoir, des dizaines de milliers de personnes errent sur les routes de France, désemparées. Tant de beauté ici, tant de chaos là. Je ne suis qu'un enfant, je ne comprends rien à ce qui se passe, je ne connais pas les réponses, mais j'ai déjà la faculté de me poser des questions. Je m'en pose une, en boucle, sur le court chemin qui nous mène jusqu'à la maison de l'oncle Jules d'où nous allons repartir aussitôt : comment est-ce possible ?

*
**

La chose est entendue, nous reprenons la route. Ma mère doit s'y résoudre, mes grands-parents également et nous tous, les six enfants, aussi. Cette fois cependant, il n'est pas question de nous faire parcourir un seul kilomètre à vélo. Mon père part, seul, sur sa bicyclette. Par une enquête rapidement menée dans la ville, il a appris que l'on peut encore franchir la Somme à Pont-Noyelles. Rendez-vous est fixé sur les marches de l'hôtel de ville à Rennes. Allons-y... Mes grands-parents, ma mère, tous mes frères et sœurs et moi nous calons dans la Citroën. Nous avons abandonné presque toutes nos affaires

chez Jules et Annette, ce qui a fait un peu de place dans l'automobile.

Nous démarrons à notre tour... et nous engageons aussitôt dans un embouteillage phénoménal. Les parachutistes allemands bloquent le pont. Véhicules particuliers, tracteurs et convois militaires sont à l'arrêt, serrés roue contre roue sur les deux voies de la chaussée, même les vélos ne peuvent plus passer. Dans ces conditions, bien sûr, impossible de faire demi-tour ! Par miracle mon père, qui avait pris de l'avance sur nous, parvient à nous retrouver dans cette cohue démentielle. La tête basse, nous repartons vers Le Crotoy... à pied. Bientôt des pilleurs furètent autour des véhicules abandonnés, et à l'intérieur. Ils ouvrent les valises, se saisissent d'une chemise, d'un chandail, ce que les gens avaient choisi de prendre et qu'ils avaient de plus précieux. Ce spectacle me désole. Non, bien davantage : il me dégoûte. Tous ne connaissent pas le respect, l'honnêteté et la solidarité, vertus que m'ont enseignées mes parents... Je vois de la mesquinerie plus que du désespoir dans la façon dont ces voleurs s'emparent d'objets qui ne leur appartiennent pas. Ils me font penser à ces paysans qui font payer les verres d'eau aux gens qui fuient. L'eau qu'ils tirent au puits dans la cour de leur ferme, l'eau de la pluie...

– Écoutez, nous lance mon grand-père. Rentrez à pied, vous. Moi, je vais attendre que la route soit dégagée et je ramènerai la voiture.

Nous le verrons en effet réapparaître, au milieu de l'après-midi, au volant de la Citroën, intacte.